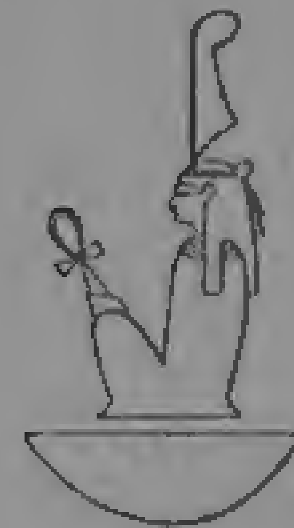
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANCAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
ET
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 23 - MAI 1957

BULLETIN TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

D'ÉGYPTOLOGIE

N° 23 - MAI 1957

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'ÉGYPTOLOGIE

---

29 NOVEMBRE 1956

Cette assemblée générale, qui tenait ses assises immédiatemnt après une réunion du Comité de la Société, fut ouverte par le Professeur Pierre Montet, de l'Institut, Président sortant, qui dirigea brillamment nos travaux pendant la période maxima de six ans, stipulée dans les statuts (nommé pour trois ans, rééligible une seule fois pour une période d'égale durée).

Allocution du Président :

M. Montet, Président sortant, ouvre la séance en présentant à l'assemblée le nouveau Président, élu au Comité qui s'est tenu quelques instants auparavant, M. le chanoine Drioton. Il lui souhaite la bienvenue en évoquant la mémoire des présidents de la Société dont il a été lui-même le successeur : Georges Bénédite, Alexandre Moret et Raymond Weill. M. Montet cède son fauteuil au nouveau Président de la Société.

M. Drioton remercie M. Montet, dont il se déclare soucieux de suivre les directives pour l'orientation de la Société, ainsi que celles de ses illustres prédécesseurs. Il procède à un tour d'horizon, allant du décès du regretté Georges Nagel, professeur d'égyptologie à l'Université de Genève, à la

nomination de M. Abbas Bayoumi comme directeur général du Service des Antiquités de l'Egypte en remplacement de M. Mustapha Amer, appelé à d'autres fonctions

Visite de Collègues étrangers :

Le docteur Koefoed-Petersen, Conservateur de la collection égyptienne de la Glyptothèque Ny Carlsberg de Copenhague, avait pu faire concorder un de ses passages à Paris avec la date de notre séance. Le Président tint à saluer notre collègue danois.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté à l'unanimité.

Présentation de nouveaux membres :

Le Dr Alexandre Badawy (Egypte).

Le Dr Mahmoud el Nahas (Egypte).

M. Galland.

M. A. Heyler.

Mlle M. Ortsheit.

Membres excusés :

MM. Jozef Janssen et Steuer.

Nécrologie :

Le Président annonçant le décès, survenu quelques jours auparavant, de l'égyptologue suisse Georges Nagel, professeur à l'Université de Genève, retrace la carrière de ce savant solide, spécialisé depuis plusieurs années dans l'étude du Livre des Morts. Il était en même temps un ami éprouvé pour les égyptologues français de sa génération, avec lesquels il avait collaboré activement à l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire et sur le champ de fouilles de Deir el-Médineh. Le Président demande à l'assemblée d'observer une minute de recueillement pour commémorer sa mémoire.

Lecture du rapport financier :

RAPPORT FINANCIER

pour l'Assemblée Générale du 29 Novembre 1956

BILAN

RECETTES		DEPENSES	
Cotisations	263.824	Secrétariat	8.802
Subventions des memb. d'honneur.	91.487	Fournitures et timbres	10.103
Ventes de bulletins anciens	12.000	Impressions : Circulair., Bulletins	68.051
Ventes d'exemplaires de la Revue	96.602	Provision pour Bulletins 20-21	100.000
Coupons de titres et agios crédit.	3.489	Remboursement à l'Imprimerie Nationale des ventes de la Revue.	82.500
		Versé aux réserves	197.946
	467.402		467.402

L'exercice 1955-1956 se solde par un bénéfice de 197.946 fr., qui est porté aux réserves.

Cette situation résulte principalement d'un recouvrement plus rapide des cotisations. Il y a un an, 63 membres n'étaient pas en règle avec la Société; aujourd'hui, 37 seulement.

D'autre part, la Société a reçu pour plus de 90.000 fr. de subventions, de versements de membres d'honneur, ou même de versements bénévoles de membres actifs.

Enfin, il a été vendu 55 ex. du Tome X de la Revue contre 30 l'an dernier.

En définitive, les disponibilités s'élèvent :

au Crédit Algérien à	445.250
au compte courant postal à	300.513
en espèces à	4.982
soit au total à	750.745

Si l'on déduit la somme de 100.000 francs constituée comme provision pour frais d'impression des Bulletins numéros 20 et 21, l'actif de la Société s'élève à 650.745 fr., soit, en chiffres ronds, à 150.000 fr. de plus que l'an dernier.

Renouvellement des membres élus du Comité :

a) Les membres proposés pour le renouvellement sont acceptés à l'unanimité.

b) Le Professeur Charles Maystre est nommé, en remplacement de Théo Nagel, décédé.

Communications :

Deux communications étaient au programme.

M. P. Montet : Le tombeau d'Ousirmare Chechanq, fils de Bastit (Chechanq III) à Tanis.

Mme Ch. Desroches-Noblecourt : Nouvelles d'Egypte et de Nubie.

LE TOMBEAU D'OUSIRMARE CHECHANQ FILS DE BASTIT (CHECHANQ III) A TANIS

par Pierre MONTET

Le tombeau de ce roi, le cinquième de la nécropole tanitique a été découvert et fouillé par notre mission en 1940 (fig. 1).

C'est un petit monument de calcaire, long de 9 mètres, large de 5, comprenant deux parties, un puits non décoré et une chambre décorée d'élégants bas-reliefs qui contenait deux sarcophages, celui du roi et un autre anonyme.

Le tombeau a été violé dès l'antiquité. Nous avons retrouvé le boyau creusé par les voleurs, qui y ont laissé un scarabée de lapis lazuli dont ils avaient arraché la monture d'or. Plus tard il a été exploité par des chaufourniers qui ont fait disparaitre tout le toit, à l'exception d'une dalle et quelques pierres des murs.

Comme beaucoup de monuments tardifs, le tombeau de Chéchanq III a été construit avec des matériaux de remploi. Quelques blocs du haut du mur et d'autres du puits avaient conservé plus ou moins de l'ancienne gravure. En 1950, afin de permettre à notre architecte, M. Lézine de faire le plan et les coupes, j'ai décidé d'enlever complètement la muraille de briques crues, large de plus d'un mètre, qui enveloppait le tombeau. D'autres pierres décorées apparurent. Il était évident que d'autres se dissimulaient dans l'épaisseur des murs et je formai dès ce moment le projet de démonter le tombeau pour mettre de côté tous les remplois et de le reconstruire en remplaçant les pierres mises

de côté par des blocs non décorés, qui se trouvaient à portée de la main.

Plusieurs années passèrent sans que ce projet pût être mis à exécution.



1.— Découverte du tombeau de Chechonq III.

En 1955 les autorités égyptiennes adoucissant les mesures rigoureuses prisent à l'encontre des égyptologues français en 1951 m'autorisèrent à passer quelques jours à Tanis et à démonter le puits. Les murs furent soigneusement dessinés en élévation et en plan, les pierres numérotées et leurs numéros reportés sur nos dessins et l'opération fut rapidement menée.

De nombreux remplois furent découverts. Lorsque je rendis compte au Directeur général du Service des Antiquités des résultats obtenus, je lui proposai d'étendre le travail à la chambre funéraire. Toutes les précautions seraient prises pour garantir la décoration intérieure. Nous nous engagions en outre à remonter le tombeau tel qu'il était auparavant.

En 1955, j'avais été assisté par M. B. Groslier et Mlle A. Montet. Cette année j'ai bénéficié du concours de G. Goyon, ancien membre de la mission de Tanis et de Mme Lézine qui a relevé de 1945 à 1951 tous les bas-reliefs des tombeaux et des pierres du Lac Sacré. Les murs larges de 1 m. 40 étaient formés de deux parements bien ajustés entre lesquels on avait entassé des blocs généralement de petite dimension joints avec du plâtre ou même avec du limon

Nous n'avons pas touché au parement intérieur pour ne pas risquer d'endommager si peu que ce soit les bas-reliefs extrêmement précieux de Chéchanq III. Madame



Lézine en a fait de beaux dessins qui paraîtront dans le troisième volume de la nécropole royale de Tanis, qui est dès maintenant en préparation. Plus d'une centaine de blocs décorés ont été mis de côté, les plus précieux dans la véranda ou sur la terrasse, les autres dans un musée en plein air attenant à la nécropole. Certains ne portent que deux ou trois hiéroglyphes sans signification, mais il en est un assez bon nombre qui conservent une partie non négligeable d'une scène ou d'une inscription.

Les blocs les plus anciens datent de la XIIe dynastie. Voici d'abord un roi tenant d'une main le sceptre *mekes* et une massue de l'autre. Le haut du corps et la tête ont disparu. Sur un autre bloc qui ne se raccorde pas avec le précédent, nous avons au contraire les épaules et la tête d'un roi et une partie de sa légende. Il s'agit d'un Sanousrit durable et stable comme Râ. Deux autres blocs ont permis de compléter cette indication. Un roi et un dieu s'y tiennent embrassés. Derrière le roi on a l'emblème du *ka* avec le nom de bannière *Neter Kheperou* divin des devenirs, qui est celui de Sanousrit III.

Ce roi était déjà attesté à Tanis. Sur une architrave publiée par Petrie; Tanis I, pl. II, n° 7, on lit « le roi Khakaouré aimé d'Osiris ». Dans la tombe de Psousennès nous avons trouvé dans le mur qui bouchait l'entrée du caveau (Psousennès, pl. XV) un bas-relief d'Amenemhat II, prédécesseur de Sanousrit III, dont le module et le style sont très voisins des blocs que je viens de décrire.

Un fragment d'une scène de navigation et deux fragments d'inscription me paraissent appartenir à la même série.

De l'époque de Ramsès nous avons plusieurs bonnes pièces. En 1955 la démolition du puits nous avait donné deux morceaux qui se raccordent d'une stèle de Ramsès II et contiennent en haut un prisonnier et la fin de 21 lignes horizontales où il est question des Libyens, des Tehenou et de leurs bestiaux. Le morceau supérieur contient quatre à cinq cadrats. Le morceau inférieur est beaucoup plus large mais un large sillon qui le traverse de haut en bas a fait disparaître la moitié des signes.

Un morceau de seconde stèle trouvé dans la chambre, haut de 0 m. 85 et large de 30 à 35 cm. contient un dieu

coupé au-dessus de la taille qui tendait à Ramsès le fléau et le sceptre et lui promettait la victoire sur les vils chefs hittites et le début de 5 lignes horizontales : la Titulature et l'éloge du roi. J'ai cru un instant que ce nouveau fragment appartenait à la même stèle que les deux premiers, mais il a fallu renoncer à cette idée, car les lignes n'ont pas la même largeur.

On compte à Tanis, ou pour lui donner le nom qui était alors celui de la ville, à Pi-Ramsès, une dizaine de stèles de granit qui ont été publiées dans Kêmi par moi-même et par Yoyotte, mais combien y avait-il de stèles de calcaire que les chaufourniers ont consumées et dont quelques vestiges remployés nous sont rendus ?

Nous avons plusieurs montants de porte de Ramsès II et un de Ramsès III, quelquefois gravés de beaux hiéroglyphes, généralement assez négligés et des fragments de décoration murale.

L'essentiel de la collection provient de deux tombeaux dont les possesseurs se nommaient Chonsou-heb et Onkhefenamon.

Le tombeau de Chonsou-heb est représenté par une quinzaine de blocs mesurant en moyenne 80 sur 40 cm. Ce personnage était porte-éventail à la droite du roi, préposé au palais du roi, scribe royal du trésor, préposé à la maison de vie de Pharaon, chef du secret, père divin d'Amonrâsonter et intendant de Chonsou. Le nom de Chonsou-heb n'est pas enregistré au Dictionnaire de Ranke qui cite plusieurs Chonsouemeheb, dont le plus marquant est l'un des deux héros de l'Histoire du Revenant, grand prêtre d'Amonrâsonter. Chonsouheb est donc un nouveau venu dans l'égyptologie. Le roi qu'il a protégé contre les mouches et le soleil n'est cité nulle part. Les personnages et les hiéroglyphes ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on voit dans les tombeaux thébains des dynasties XIX-XX. A titre d'exemple je veux décrire le fragment le plus intéressant ; il a fait partie de la réunion des deux terres. Au pied du signe *sema* est étendu un prisonnier libyen qui privé de sépulture sera la proie de la Dévorante.

Onkhefenamon était un haut fonctionnaire de Psousennès; il était chef des imyou-khent de Pharaon, Vie, Santé, Force, prêtre d'Amonrâsonter, père divin de Mout la

grande la Dame d'Acherou, père divin et scribe de la chapelle de Chonsou l'enfant, le très grand premier né d'Amonrâsonter, prêtre d'Amonrâsonter, fils d'un préposé aux arts de Pharaon, Vie Santé, Force et possédait encore d'autres titres incomplètemnt conservés. Ce n'est pas un inconnu. Labib Habachi a publié dans les Annales du Service t. XLVII (1947) 261-283 une statue d'Osiris faite au bénéfice de notre Onkhefenamon, mort à 72 ans, 5 mois et 14 jours et de sa fille Iry-Mout pa-nefer (Mout fait la beauté) qui a vécu 43 ans, 9 mois et 26 jours. Cette personne a épousé un nommé Saou qui servait également Psousennès et les dieux qui régnaient alors sur Tanis, Amon, Mout et Chonsou. Cette statue aurait été trouvée près de Kafr Saqr, pas très loin de Tanis. Elle contient un nom géographique qui se trouve mutilé sur nos blocs, Khapou.



Les scènes sont très variées, malheureusement très fragmentaires. Le roi Psousennès fort joliment représenté présidait une scène de récompense. Beaucoup de fragments sont extrêmement négligés, mais dans l'antichambre de Psousennès, si les divinités du registre supérieur sont assez soignées, les scènes du registre inférieur sont tout à fait bâclées.

Il est probable que les blocs du Moyen Empire et de l'époque des Ramsès étaient déjà remployés soit chez Chonsou-heb, soit chez Onkhefenamon. Je pense que ces deux tombeaux se trouvaient dans le *kher* de Ramsès situé au bord des eaux de Râ, qui contenait les tombes fictives de Ramsès II et de ses successeurs et les tombes réelles des courtisans groupés autour de la résidence royale. Ce *kher* était distinct, si je ne m'abuse, de la nécropole que nous avons trouvée dans l'enceinte de Psousennès.

Le site de Tanis n'a pas gagné à être abandonné pendant quatre ans. Des blocs du Lac Sacré qui étaient alignés au bord de la terrasse ont glissé le long de la pente. La tête d'un colosse est tombée au fond d'un trou. Le babouin de granit rose a été précipité de son socle et d'autres pierres ont été culbutées par les enfants des écoles qui sont conduit périodiquement sur le tell et ont une façon que nous n'approuvons pas de pratiquer l'archéologie. Nous avons réparé ces dégâts et le ghafir a promis de veiller à ce qu'ils ne se renouvellent pas.

NOUVELLES D'EGYPTE ET DE NUBIE

résumé de la causerie faite par

CH. DESROCHES-NOBLECOURT

Revenant d'Egypte où son récent séjour (septembre-octobre) avait été retardé jusqu'au 12 novembre 1956, en raison des événements survenus dans le Proche-Orient, Mme Desroches-Noblecourt présenta pour l'Assemblée un panorama de l'activité archéologique égyptienne sur le « terrain », — et ce « terrain » concerne aussi bien les chantiers de fouilles constitués (où la recherche, — l'investigation, — est à la base des activités), que la découverte fortuite, signalée aux Inspecteurs du Service des Antiquités, — l'aménagement, la présentation, la mise en valeur d'antiquités longtemps abandonnées en des sites trop détruits pour être restitués, — enfin le relevé systématique de monuments connus et non encore intégralement publiés.

Mise en valeur d'un colosse de Mit Rahineh

Les deux colosses de Ramsès II, gisant dans la palmeraie de Mit Rahineh sont trop célèbres — ils l'étaient même, et déjà dans cet état, du temps d'Hérodote (Euterpe II, 176) — pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici un long commentaire. Ceux qui ont eu l'heur de visiter le site antique de Memphis s'y sont tous attardés, y sont revenus souvent pour contempler la monumentale et pourtant si délicate image du roi, couchée sur le sol et protégée sous une légère charpente. Cette dernière va être remplacée par un bâtiment plus vaste qui permettra de mieux voir la statue.

Tout près de là, un second colosse, de plus petite taille, privé de ses pieds, était posé sur trois socles maçonnés qui le tenaient horizontal. C'est ce dernier monument que le Ministre des Affaires Rurales et Citadines, M. Boghdadi, a choisi pour en faire l'ornement de la Place de la Gare du Caire, afin de remplacer l'œuvre du sculpteur Moukhtar, le Réveil de l'Egypte, qui a été transférée vers l'entrée du nouveau pont de Giza, conduisant à l'Université. L'érection du petit colosse de Ramsès II a constitué un événement au Caire, et son transfert, opération délicate, travail renouvelé de l'Anti-

quité, s'est effectué au mieux. Il fallut, ensuite, doter ce monolithe des pieds qui lui manquaient. Mais ce n'est pas tant la difficulté des manœuvres qui pourtant était certaine, et celles de la réérection, sur des bases nouvelles, de ce colosse brisé aux chevilles, qui entretinrent la chronique, — mais bien le problème de la coiffure du roi. On se rappelle combien les discussions furent âpres, lorsqu'au moment d'ériger à Paris le fameux obélisque de Louxor, offert par l'Egypte, il fut question de restituer le pyramidion sous son aspect antique. Seul Hittorf, l'architecte de la Place de la Concorde soutenait avec raison, mais contre tous, que dans l'antiquité il était recouvert d'or. Si la chose paraît naturelle maintenant, au siècle dernier, il n'en était pas ainsi, et tous s'opposaient à cette conception qui paraissait heurter les principes les plus classiques. Le colosse de Ramsès II, au Caire, eut aussi « sa » querelle, et des opinions souvent très opposées tournèrent autour de la couronne. En effet, cette dernière, brisée au moment où le colosse s'effondra à terre, n'avait jamais été étudiée de près, et lorsqu'on voulut poser à nouveau ce qui restait du *pschent* sur la *nemset*, on s'aperçut qu'à la base de la couronne rouge deux traces subsistantes indiquaient des éléments disparus. Ces derniers constituaient un problème, puisqu'à cet endroit, pour l'image d'un pharaon vivant et antérieur à l'époque éthiopienne (xxve dynastie), on s'attendrait à trouver seulement *un* uraeus royal. La partie supérieure de la coiffure étant elle-même surchargée d'éléments additionnels, il était tentant pour certains d'élaborer des reconstitutions les plus risquées. En fait, si plusieurs hypothèses s'affrontèrent, pas une, fort heureusement, ne fut retenue. Il était plus sage, dans le doute, qu'aucune restitution ne fut abordée, d'autant que le monument, dans l'état où il se trouve, est suffisamment évocateur. Aussi, le Ramsès de « *Bab el Hadid* » demeure-t-il épargné de tout « complément » (sa base exceptée, naturellement). Sa majesté n'en est pas diminuée, bien au contraire.

Pour ceux qui cependant n'ont pu l'approcher, signalons que la partie supérieure du *pschent*, c'est-à-dire la mitre blanche, est flanquée de deux hautes plumes d'autruche (*maât*), contre lesquelles deux sceptres (*ouser*) à la mitre, des traces subsistantes montrent que le soleil (*Rê*) devait avoir été figuré (les fragments d'un haut de coiffure analogue portant le disque solaire, gisent sur la terrasse devant la tour nord du premier pylône du temple de Ramsès II, à Ouadi es Seboua). Le *pschent* composite

était donc la traduction plastique du prénom de Ramsès II, *Ouser-Maât-Rê.*

Quant aux deux saillies anachroniques qui sont visibles à la partie inférieure du mortier rouge, il faudra, en fin de compte, probablement les interpréter comme les simples vestiges de deux uraeus qui devaient se dresser, respectivement coiffés d'une couronne blanche et d'une couronne rouge, et avaient ainsi pour rôle de conférer à la statue du roi mort (ou pendant une période de fête *Sed*) la valeur d'une *effigie Osirienne*, comme on peut s'en convaincre en étudiant certaines représentations du temple d'Abydos, de la même époque, à propos des rites entourant le fétiche osirien (1).

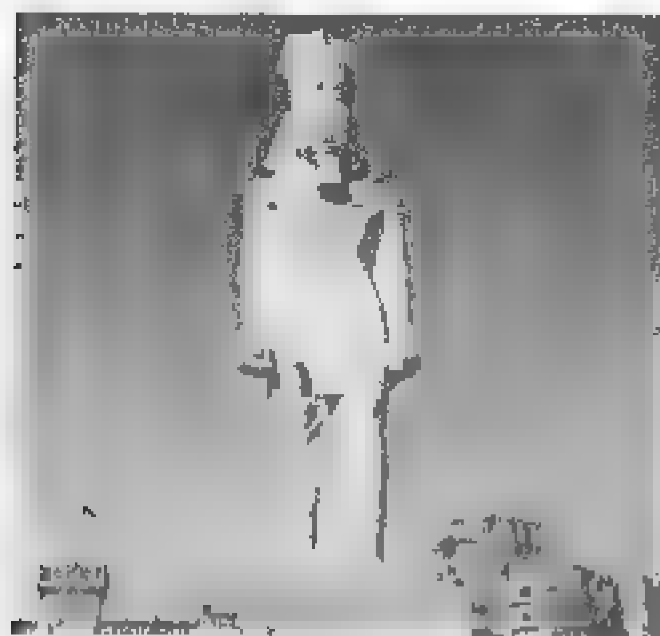


Photo Desroches, 1937,

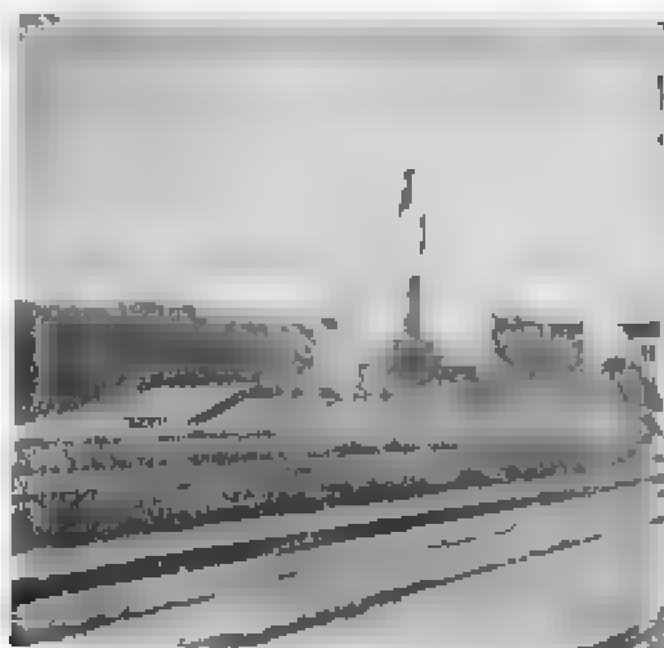
(jusqu'en 1955).

Le petit colosse de Ramsès II, dans la palmeraie de Mit Rahineh

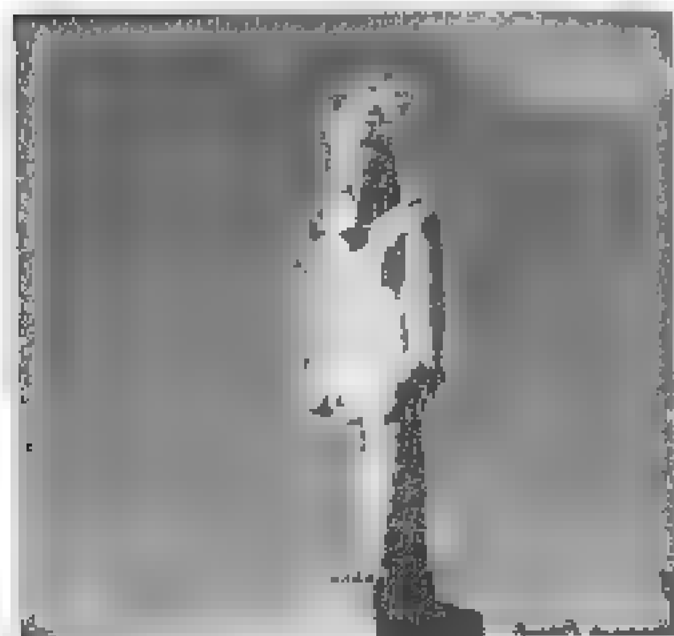
(1) Calverley, *The Temple of King Sethos I at Abydos*, vol. III, pl. 8 sqq.



Le Colosse de Ramsès II provenant du Temple de Ptah, à Memphis



Place de la Gare, au Caire



Photos Desroches Noblecourt 1957

II

La sepulture de la princesse Néférou-Ptah

Au mois de mai 1956, le Service des Antiquités mettait au jour une sepulture princière, ou plutôt ce qu'il en restait. Au centre d'un emplacement marqué encore par des vestiges de briques de terre crue evoquant les superstructures d'une pyramide du Moyen Empire, disparue, non loin du monument funéraire d'Aménemhat III en Hawara, — étaient visibles, depuis de nombreuses annees, sept immenses dalles de calcaire. Ces dalles ne recouvraient pas, comme à Giza, un bassin factice où avait été entreposée une barque. Elles masquaient et fermaient, en lui servant de plafond, la chambre funeraire de la princesse Neférou-Ptah, de la famille d'Aménemhat III, chambre creusée au niveau du sol. Le sarcophage de granit rose, monolithe, ne portait comme décoration qu'un socle en saillie (faisant corps avec la cuve) et orné d'une frise régulière à l'image des redans bien connus. Sur un côté, au niveau du visage de la morte, à l'extérieur, dominant le rectangle « architectural » classique, deux lignes d'inscriptions — (analogues à celles qui sont figurees dans le temple de Médinet Madi, au Fayoum, où la princesse est citee : *S. Donadoni. Testi geroglifici di Madinet Madi*, Orientalia, vol. 16, fasc. 1 (1947, p. 508), — nous apprennent



Cliché Desroches-Noblecourt, 1956.

Les dalles fermant la chambre funéraire de la princesse Néferou-Ptah, au Fayoum

et de beaux hieroglyphes peints en vert — de meme que les yeux magiques — qu'il s'agit bien de la Dame favorite et fille royale *Neferou-Ptah*, dont le nom apparait entoure du cartouche royal

Au pied du sarcophage une dalle dressee constituant un paravent derriere le pied en une sorte de petite niche, une partie du mobilier funéraire avait été entreposé, du moins une partie de ce qu'il en restait, car il semble que la sepulture ait été pillée dans l'antiquité, au moment peut-être où la pyramide fut detruite. Ce sont surtout des récipients, la plupart des albâtres, mais les plus beaux sont en argent. Deux sont de forme élancée, des vases *hes*, fermes d'un haut bouchon tronconique emtré, si caractéristique du Moyen Empire. Un troisieme, une sorte d'aiguiere pansue, inscrite comme les deux précédentes aux noms et titres de la princesse, fut trouvée dans la niche et le texte qu'il porte sur son flanc confere à l'eau

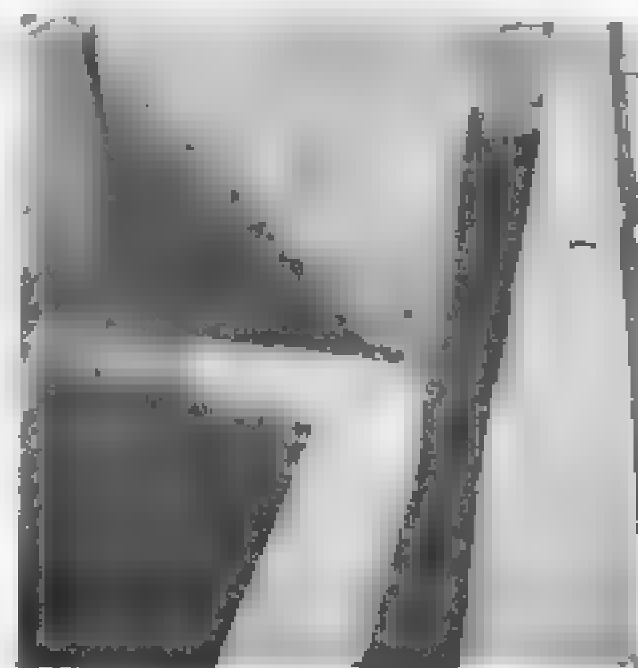


Ouverture de la chambre funeraire 1956

qu'il contenait le pouvoir de créer les aliments nécessaires à la defunte. Citons également, provenant de vestiges de la sépulture, une grande table d'offrandes, riche en détails sculptés, — des vestiges de bijoux, dont un collier de perles à deux têtes de faucon en or.

Les eaux d'infiltration avaient pénétré dans cette minuscule chambre funéraire, à peine plus grande que le

massif sarcophage, lui meme, et une fois le lourd couvercle bombe deplace, on put s'apercevoir qu'il ne restait, parmi les elements de vaisselle funeraire subsistants, plus rien du corps de la defunte qu'un minuscule petit morceau d'os, trouvé une fois que la boue recouvrant le fond fut tamisee (un fragment d'articulation du pied, semble-t-il)

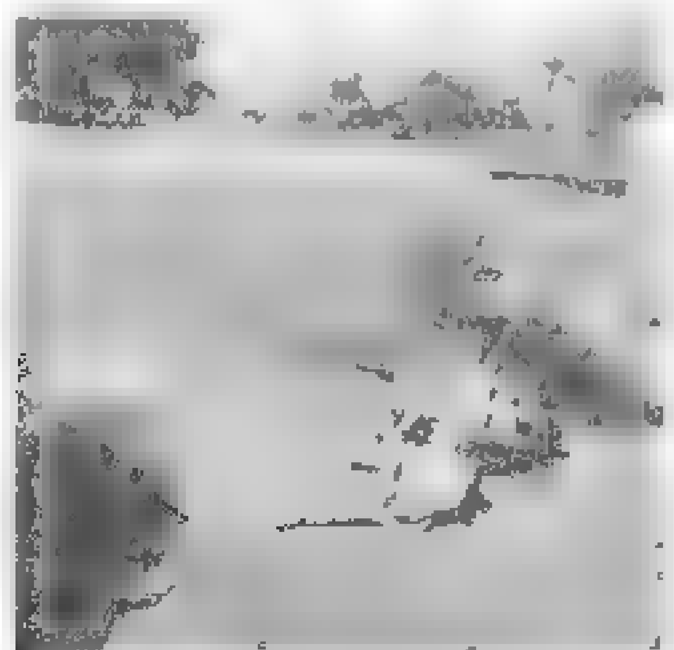


Le sarcophage et la petite séparation intérieure, au pied de celui-ci



Couvercle du sarcophage

Ainsi cette nouvelle sépulture présente-t-elle les éléments d'un nouveau probleme. Sir Flinders Petrie avait trouve en 1888, dans un des puits de la pyramide d'Hawara une magnifique table d'offrandes au nom d'une princesse Neferou-Ptah. Puis on avait constaté que, dans le caveau même du roi Aménemhat III, un sarcophage de petites dimensions avait été deposé entre le sarcophage du roi et le mur On en avait déduit que cela avait ete pour la princesse Neferou-Ptah, sa fille. La présence d'une pyramide affectée à la sepulture de cette princesse, qui vient d'être decouverte, transforme le probleme tel qu'il se présentait il y a plus d'un demi-siècle. La Princesse meritait une immense et royale sepulture, son nom, mentionné en plusieurs endroits d'Egypte, quoique encore trop discretement escorté de textes explicites, nous permet cependant d'imaginer qu'elle fut épouse royale, puisqu'il est le plus souvent figuré dans un cartouche. Fille d'Amenemhat III, tres probablement, aurait-elle eté épousée par son propre père, et constituerait-elle le premier exemple connu des Egyptologues, pour une coutume qui est amplement attestée au Nouvel Empire, pour Thoutmosis IV (Imenemipet), Aménophis III (Sat Amen), Akhenaten (Ankhesenpaiten), et aussi Ramses II (plusieurs de ses filles : Bent Anta, Nebet Taoui, etc...) ?



Photos Desroches-Noblecourt 19..6

Graffite au verso d'Héliopolis sur une des dalles (marqué en rouge)

III

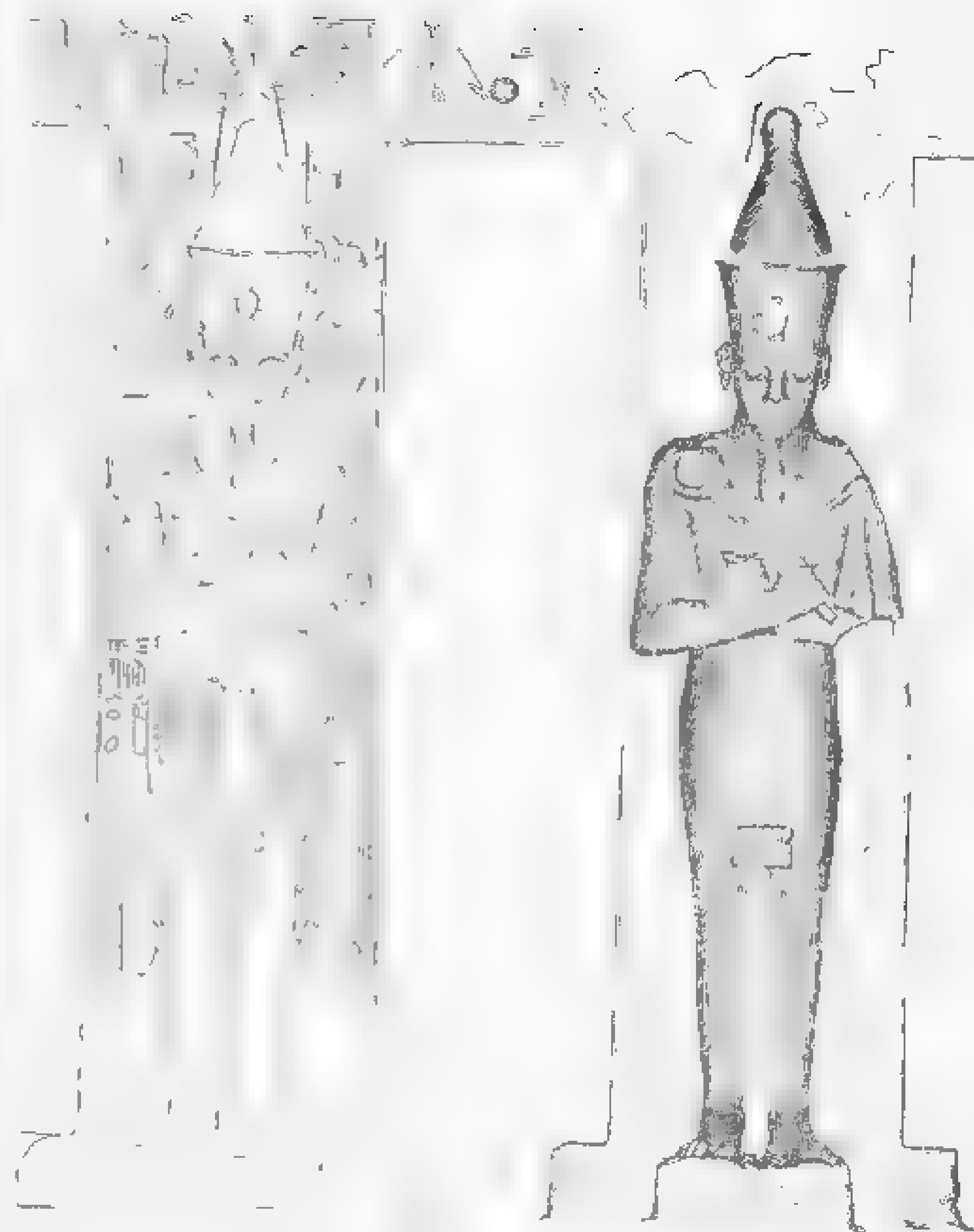
L'activité du Centre de Documentation et d'Etudes sur l'Histoire de l'Art et de la Civilisation de l'Egypte Ancienne.

Les Membres de notre Société avaient l'occasion d'entendre une premiere communication relative à la fondation de ce Centre, avec l'aide de l'UNESCO au cours de l'Assemblee Generale du 24 novembre 1955 (*Bulletin n° 20, février* 1956, *p.* 11 *à* 24). Le récit des activites s'arrêtait à la veille de la premiere grande mission d'hiver en Abou Simbel (decembre 1955 à avril 1956). C'est des travaux de cette expedition qu'il fut question (à l'issue de l'exposé des activites dans le Delta), travaux abandonnes sur le site, parce que l'équipe fut vraiment chassee par la trop forte chaleur. Puis, c'est aussi le récit de la mission d'eté (septembre-novembre 1956), vers les temples submerges durant la plus grande partie de l'annee qui fut fait, et la relation des travaux, jusqu'au moment où ils furent interrompus, au mois de novembre

Le depart de la premiere equipe Egypte-UNESCO pour les relevés du temple d'Abou Simbel eut lieu d'Assouan le 25 decembre 1955.

A l'equipe égyptienne du Centre dont les nominations n'etaient pas encore toutes effectuées (equipe dirigee par son Administrateur, le Professeur Mustapha Amer), venaient se joindre les premiers experts de l'UNESCO. Pour le debut de cette campagne, le Docteur Nims avait la charge — avec un materiel qui n'était pas encore arrivé au complet, — d'assurer les prises de photographies les plus difficiles, de resoudre certains problèmes techniques, enfin d'executer comme il avait été annoncé, la prise de photographies de la bataille de Kadesh, et celles de toutes les petites salles latérales appelées « salles du Tresor ». Ce qui fut fait. Avec le Professeur S Donadoni nous avons immédiatement et avant toute autre activité dressé le plan-clé du grand temple dans un ordre archeologique. Des lettres (se referant aux salles) et des chiffres (rappelant chaque scene) ont permis d'enregistrer facilement toutes les photographies relatives aux premieres scènes designées à l'étude, aussi bien que les dessins, les commentaires archéologiques et les copies épigraphiques. Chaque secteur du Centre égyptien devait recevoir pour ces debuts d'activité en ce domaine un Expert

de l'UNESCO, choisi, naturellement parmi les collegues dont les qualites scientifiques et humaines, ne l'oublions pas, avaient éte mises à l'épreuve. Les descriptions archéologiques devaient être conduites par le Professeur Donadoni, ce qui ne l'empêcha naturellement pas d'effectuer un jeu de copies des grandes inscriptions religieuses et historiques du grand temple. Ces copies furent continuées par le Professeur J Cerny, arrivé en Abou Simbel en fevrier 1956, et qui avait la responsabilite des relevés épigraphiques. Les relevés, descriptions et croquis, tous manuscrits sont traces sur des cahiers de format etudié, et qui constitueront la base des archives. On demande à l'Expert lui-même de tracer ensuite sur une épreuve definitive son texte, sa copie, pour que le tirage reproduise directement ce cliché, et sans interprétation aucune, ce dont il prend la responsabilité. Au mois d'avril, au Caire, le Professeur Cerny mettait ainsi au point les « clichés » de sa premiere lecture de la stèle du mariage (plus de 155 heures passees devant le monument avec des projecteurs), les steles d'Amon et de Rê, les textes des deux petites chapelles flanquant l'escalier d'accès. A la fin du sejour du Professeur Cerny, le Professeur Bakir, de l'Université du Caire arrivait pour quelques jours, et assumait la copie des inscriptions de la chapelle de Rê Harakhté. Un peu avant cette époque, l'Inspecteur Labib Habachi avait commence le relevé des graffites pharaoniques rupestres, et en avait decouvert plusieurs qui n'etaient pas encore signalés dans le *Porter et Moss*. La mission se terminait apres Pâques par les travaux de deux specialistes des *graffites* grecs d'Egypte, le Professeur Abdel Latif et le Professeur A. Bernand. Les trois semaines qu'ils passerent sous un soleil de plomb à copier et à faire les *fac-similés* des nombreuses inscriptions grecques, sémites, cariennes subsistant sur les deux colosses sud du grand temple — et parfois presque illisibles — porterent leurs fruits. Au retour au Caire, eux aussi éta[illegible] leurs clichés definitifs, et seules les grandes [illegible] fin provisoirement, — du moins le [illegible] au travail des *fac-similés* qu'ils avaient [illegible] Les premiers travaux exécutés dans l'enthousiasme et la bonne volonte de tous, avec des moyens de fortune quelquefois, dans ce merveilleux Abou-Simbel loin de tout, au moment où l'equipement de l'UNESCO n'etait pas encore arrivé, augurajent bien des missions suivantes. La coopération avait été parfaite et la vie sur les bateaux s'organisait. La mission disposait, jusqu'à ce qu'elle puisse posseder un bateau léger lui appartenant, du « Cheikh



« Restitution » au trait et en « courbes de niveau » d'un des colosses osiriens Nord-Ouest du Grand Temple Abou Simbel
Travail de l'Institut Géographique National

el Beled » aimablement mis à la disposition du Centre par le Service des Antiquités. La section mécanique du Service des Irrigations avait aussi fourni au Centre une longue péniche aménagée en maison flottante : un Awama, dans lequel avaient été organisé provisoirement un laboratoire de photographies, un bureau pour dessinateur et architectes et un pour dessinateur. Un autre bureau était réservé aux égyptologues, enfin plusieurs chambres à coucher et une salle à manger y étaient contenues. Pour finir, les Services du Sadd el Aali (le Haut Barrage) avaient fait bénéficier le Centre d'un grand bateau qui permit de recevoir l'équipe des photogrammètres, lesquels pendant une semaine firent des essais et mirent au point la technique de relevés des temples pharaoniques. Nous avons dit comment, dans notre *Bulletin n° 20, p. 19 et 20*, cette mission supplémentaire était constituée d'une équipe bénévole française, conduite par le Directeur de l'École Centrale, M. Poivilliers, accompagné de MM. les Ingénieurs Géographes Janicot et Hurault, équipe appelée à travailler avec leurs collègues égyptiens, MM. les Professeurs Talbu et Mostapha, et l'Architecte, chef des services techniques du Centre, M. M. Mahdi. Les prises de vues, après de savantes triangulations au sol, furent effectuées sur la façade du grand temple, les piliers de la première salle, la travée sud de la salle hypostyle, une coupe du sanctuaire et de nombreux détails. Un essai fut fait sur la façade du petit temple d'Abou Simbel, et sur le chemin du retour, nos ingénieurs eurent encore le temps d'effectuer leurs essais sur la façade du temple de Gerf Hosein.

La période chaude, celle des grandes vacances, allait apparemment ralentir les travaux, mais en fait, la préparation d'une première mission d'été, vers les temples de Debod et Kalabsha occupait toutes les activités. Un directeur, adjoint à l'Administrateur, venait d'être nommé : le D[r] Anwar Choukry, qui allait être appelé à suivre le travail permanent. Puis, il importait aussi que le Professeur M. Mostapha, qui était désigné pour continuer les travaux de photogrammétrie archéologique, en liaison avec le Centre, bénéficie, un des premiers, d'une bourse U.N.E.S.C.O. pour se rendre en Europe afin d'étudier de près les techniques avec lesquelles il était le moins familiarisé (il avait étudié tout d'abord la photogrammétrie aux U.S.A.). C'est ainsi qu'il put séjourner en France et travailler avec ses collègues de l'Institut Géographique National aux premières « restitutions » des essais qui avaient été faits en Abou Simbel quelques mois auparavant. Puis il se rendit en Angleterre, en Belgique, en Hollande, au Congrès International des Photogrammètres en Suède, pour rentrer en Egypte par l'Italie. Voici un des exemples où, en contrepartie des Experts étrangers qui viennent travailler au Centre, des collègues égyptiens peuvent bénéficier de moyens financiers leur permettant d'aller à leur tour à l'étranger, se mettre ou se tenir au courant des progrès des techniques qu'ils auront à utiliser.

Entre temps, l'âge de la retraite avait sonné pour l'Administrateur-Fondateur du Centre, et c'était le D[r] Ahmed Badawi, Vice-Recteur (2) de l'Université Aïn Chams d'Héliopolis qui lui succédait. Après une mission en juin qui clôturait les travaux de l'hiver et qui permettait de mettre sur pied la mission d'été, il fallut donc au Conseiller de l'U.N.E.S.C.O. retourner au Caire quelques jours en juillet pour prendre les contacts suffisants avec le nouvel Administrateur, et lui exposer les tâches entreprises. Ce furent ensuite les événements de fin juillet, la période d'incertitude où les nouvelles aussi contradictoires les unes que les autres semblaient retarder les projets de mission entrepris pour les mois à venir, où les activités paraissaient devoir se paralyser en raison d'une tension qui pouvait faire craindre des complications internationales. Le devoir de ceux qui avaient accepté de participer à une œuvre de coopération internationale n'était pas de prêter une oreille attentive aux thèses affrontées et c'est bien spontanément que les quatre Experts sollicités : deux photogrammètres de l'Institut Géographique National, MM. Bonneval et Poivilliers, le Professeur F. Daumas pour les relevés ptolémaïques de Debot et Kalabsha, et l'architecte M. J. Jacquet, décidèrent de ne pas abandonner lorsque le Conseiller du Centre leur expliqua son point de vue. Tous s'efforcèrent même de reculer au-delà des limites prévues leur emploi du temps pour pouvoir exécuter, en dépit du retard, la mission pour laquelle ils s'étaient engagés. Pendant ce temps, les collègues égyptiens réagissaient avec la même lucidité. Le Service des Antiquités, comme il l'avait accepté, avait pris en charge le nettoyage du grand temple de Kalabsha, sorti des eaux, fin juillet. Il fallait attendre au moins trois semaines pour que les boues du Nil, suffisamment solidifiées, puissent permettre leur prélèvement, afin de

(2) Il est maintenant Recteur.

dégager le sol du grand sanctuaire nubien. Il fallait amener tout le pesant matériel sur place (le grand groupe électrogène, tout son équipement, ses quatorze projecteurs étant enfin arrivés, ainsi qu'un petit groupe de secours). Dès ce moment, la mission fut dotée d'un élément supplémentaire pour sa flotille : un *sandal*, destiné à transporter tout ce matériel, ainsi que les petits ateliers nécessaires à toute mission isolée en Nubie, entre ciel, rochers et sable. Un atelier de menuisier, un serrurier, une petite forge, etc. Avant même que les Experts et le Conseiller ne puissent arriver, tout était prêt, et la Mission égyptienne, — maintenant dotée de quatre nouveaux membres qui, petit à petit, venaient ainsi s'adjoindre aux premiers et former équipe permanente (MM. Tambouli et Mounir, Assistents du Service Scientifique, Raslan, Architecte du Service des Antiquités, et Mohamed A. Ali, dessinateur), qu'accompagnait M. Christophe, futur responsable du Service de Diffusion, — s'installait à Kalabsha. Le programme qui avait été tracé était le suivant : trois phases à la mission qui devait prendre fin aux environs du 10 novembre : collation des textes de Debod, photos complètes du petit temple, dessin des éléments importants qui n'avaient pas encore été soulignés, plan général, coupes, clichés de projection en couleurs, et entière prise photogrammétrique, moulages et dessins sur place de certains panneaux ou de certains signes, — tels étaient les travaux prévus en premier.

Pour Kalabsha, il s'agissait de collationner tous les textes ptolémaïques, d'étudier certains détails architecturaux du toit, tels la « *ouabit* » remarquablement bien conservée, avec plans et coupes, ainsi que pour la partie principale du temple. Il fallait aussi commencer le relevé systématique des photographies de tout l'édifice, de façon que tous les clichés puissent se raccorder et que tous les montages puissent dans la suite être effectués. La photogrammétrie du grand temple devait également être faite, les moulages de tous les signes romains que l'épigraphiste déterminerait comme nouveaux et ne figurant pas encore dans les listes si importantes de signes d'imprimerie ptolémaïco-romains.

La présence des photogrammètres incitait à mettre au programme le relevé photogrammétrique du petit temple de Bet el Ouali, situé un peu au nord de Kalabsha, — enfin, à l'issue de leur travail en Kalabsha, il était établi que les photogrammètres termineraient leur mission en

Abou Simbel afin, — dans les limites où le temps le leur permettrait, — d'achever les relevés du grand temple, dont les essais de l'hiver précédent, ainsi que les premières restitutions, avaient permis la mise au point du système. Par la même occasion, le Professeur Donadoni, en voyage d'études pour le compte de l'Université de Milan, devait achever deux semaines de sa mission UNESCO, pour se joindre au campement et finir son travail épigraphique et archéologique de la chapelle sud en Abou Simbel.

Une grande partie de ce programme fut réalisée, en dépit de difficultés matérielles assez majeures, et de manque de temps, car l'activité n'avait commencé que très tard, dans cette Nubie menacée de submersion entre le 10 et le 15 octobre. Seul le plan de travail à Debod en souffrit, et les relevés complémentaires qui devaient y être effectués ne furent pas complètement achevés. A Kalabsha, tous les textes furent révisés, et les améliorations faites, considérables. En effet, lorsque Gauthier fut chargé de publier le temple, avant la submersion due à la surélévation du barrage d'Assouan actuel, le temple de Kalabsha se présentait encore revêtu, en grande partie, d'un platras peint de couleurs assez rutilantes, et dont la surface, par endroits accidentée, rendait les inscriptions très malaisées à déchiffrer. Depuis le séjour que le sanctuaire effectue neuf mois par an dans les eaux du Nil, son grès, extrait de carrières voisines (situées à 50 mètres au Nord-Ouest) a été magnifiquement nettoyé. Ce sont, maintenant, des hiéroglyphes neufs qu'on peut lire sans difficulté et les problèmes provoqués par les revêtements sont supprimés d'un seul coup. Bet el Ouali fut photogrammétré, ses textes collationnés.

Lorsque les eaux chassèrent toute l'équipe du domaine de Mandoulis, ce furent des moments poétiques et poignants, où l'on vit d'abord les paysannes du village rocheux ramasser à la hâte le dernier mil de leurs maigres plantations, — puis ce furent ces mêmes nubiennes retenant leur vêtement et marchant résolument dans l'eau qui montait en poussant devant elles, vers la rive, les Bettikh, les Chammam (pastèques à la chair jaunâtre ou rouge), et la fuite éperdue de myriades d'insectes sur les îlots bien vite recouverts. Il fallut alors arrêter les derniers relevés dans le temple même. Le seuil de la grande cour, plus élevé, retint quelques moments le flot envahissant, court instant suivi par le déferlement du Nil, en

cascade d'abord, répandu ensuite avec une régularité inexorable, assez rapide, — flot glauque moiré de petits tourbillons là où un orifice, un trou existait dans le sol. Le fleuve reprit son domaine, les dieux gravés sur les murs s'engagèrent à nouveau dans les ténèbres du Nouou.

La troisième partie du programme ne pouvait malheureusement se dérouler en Abou Simbel, aussi longtemps qu'il était prévu et nécessaire. La photogrammétrie ne put être terminée, — la chapelle sud fut relevée comme prévue (archéologie et philologie), mais les événements du début novembre devaient suspendre les travaux et forcer les experts, placés sous la responsabilité des Nations Unies, à regagner leurs pays respectifs, alors que nos collègues égyptiens étaient eux aussi obligés de rejoindre le Caire. Le secteur des travaux en Nubie devait recevoir la visite de M. Van der Haagen, chef de la Division des Monuments et des Musées à l'UNESCO. Ce dernier avait gagné le Caire, venant de Syrie par le dernier avion qui put se poser au Caire avant les hostilités. Il ne cessa pendant quatre jours de multiplier les démarches afin de faire appliquer la Convention de la Haye de 1954, relative à la protection des Biens Culturels en cas de conflit armé, aussi bien en ce qui concernait les Musées et Monuments de la République Egyptienne, que les Etablissements de Recherche Scientifique étrangers : Institut Suisse, Institut Français d'Archéologie Orientale, Mission de l'Université de Chicago, au Caire. Notre collègue Miss Moss aurait dû arriver deux jours après, accomplir une mission de trois mois aux Archives du Centre...

Et pendant cette période si douloureuse pour tous, l'atmosphère sur le terrain de relevés, celle des travaux au Centre même, continuait à révéler ce profond et confiant sentiment de fraternité, de solidarité humaine, qui ne laissera pas de nous frapper et de nous émouvoir. Au-delà des vaines et parfois bien irréelles passions, notre effort conjugué, commun dans notre idéal de travail scientifique, n'a jamais failli, et la gentillesse qui nous a été témoignée par nos confrères égyptiens est des plus significatives. C'est donc, en quittant le Caire dans une longue caravane vers Alexandrie, vers un Landing Ship *« le Fort Snelling »* qui avait pour charge de nous ramener en Europe, un au revoir angoissé que nous adressions à nos collègues égyptiens. Mais nous étions assurés en ce qui concernait notre mission, que l'œuvre commencée

dans un tel esprit, et réalisée en dépit des conditions dans lesquelles elle s'était trouvée, ne pourrait connaître qu'un ralentissement au cours des mois à venir. Ses buts fidèles à l'esprit de l'U.N.E.S.C.O., étaient désintéressés, et la tâche était promise à des lendemains meilleurs.



« Courbes de Niveau » photogrammétrique. Profil d'un colosse osirien d'Abou-Simbel. Essai exécuté par l'Institut Géographique National.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

CABINET D'ÉGYPTOLOGIE
11, PLACE MARCELLIN BERTHELOT
PARIS-5°

COMPOSITION DU BUREAU

REVUE FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

Imprimerie P. Bourrin, 75540, 2 bis et 4, Galerie Véro-Dodat, Paris. Dépôt légal 2e trimestre 1958